

XYZ. La revue de la nouvelle

Le vent

Annie Dulong



Number 82, Summer 2005

Pluie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3320ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dulong, A. (2005). Le vent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 60–65.

Le vent

Annie Dulong

Dans toute cette histoire il faudrait tenir compte du vent, de la présence du vent, de sa voix lancinante dans nos oreilles, de son haleine salée sur nos lèvres.

Anne Hébert, *Les fous de Bassan*

Je n'existe pas. Chaque jour, soir et matin, je descends dans la rue et passe devant l'homme au visage gris qui a élu domicile dans l'entrée de notre immeuble. Chaque jour, j'essaie de lui sourire, de lui dire une bonne parole. De temps à autre, je lui offre un morceau de pain. Mais il ne me voit pas.

Je ne sais pas quand, mais un jour j'ai cessé d'être visible.

□

Ma tête posée sur la table. Oubliée là par le reste de mon corps trop impatient pour pouvoir l'attendre. Pourtant, mes pieds, bien à plat sur le sol.

Lui, assis, sa main posée tout près de ma tête. Séduit par mon épuisement. Il le prend pour de l'abandon.

Notre histoire est un malentendu.

□

Nous ne nous sommes pas rencontrés. Il s'est tout simplement mis à faire partie de ma vie, un jour. J'ai ouvert les yeux et il était là, planté debout devant mon réfrigérateur, à moitié nu et souriant. Il m'a demandé ce que je préférais, les crêpes ou les œufs, et soudain il a eu entre les mains les clés de mon appartement.

D'abord, il s'est installé chez moi. A rencontré ma famille, mes amis. Est devenu leur ami. Et soudain, j'ai été deux. Partout

où je vais, maintenant, il est là, avec moi. Je n'ai voulu qu'un œuf un matin et voilà que je me retrouve avec des cadeaux «pour nous». Mes amis ne sont guère mieux. Finies les sorties, les longues soirées à parler de nos vies ratées et dénuées de sens profond. Parce que lui existe, je n'ai plus voix au chapitre, je devrais maintenant me considérer comblée. Tous, ils sont charmés par cet homme qui fait enfin de moi une vraie femme, une femme complète.

Quinze ans, j'ai habité seule dans un appartement que j'avais à dessein choisi pour qu'il me soit impossible de recevoir qui que ce soit. Quinze ans à vivre en toute tranquillité dans un cul-de-sac. Quinze ans à distendre les liens, à me faire de plus en plus invisible, et tout à coup ma famille s'intéresse à ce qui se trouve ou devrait se trouver dans mes armoires. Tant d'années à fuir les fêtes officielles pour me retrouver un soir de Noël avec ces trente personnes autour de la table. De ma table. Et lui, assis au milieu d'eux, m'observant, intéressé par les petites mesquineries familiales.

Un moment de faiblesse, de relâchement. J'ai à peine consenti à un bout de nuit et à un déjeuner. J'ai à peine admis avoir faim. Et je ne me retrouve plus.



J'ai peur de tout, et lui, il marche dans la ville comme si elle lui appartenait, comme si elle avait été bâtie, décidée par et pour lui. Avec lui, tous les clichés sont vrais, on ne peut le voir sans que son assurance prenne le visage d'un lieu commun: ses grandes enjambées, sa façon de regarder les gens sans jamais baisser les yeux. Même devant l'horreur de la misère, même lorsque l'homme au visage gris, celui qui vit sous nos fenêtres, lui crache au visage pour être vu et entendu, il sourit, de son regard vide et intouchable, parce que la violence, du moins celle qui serait dirigée contre lui, n'existe pas, n'a pas été prévue dans sa vision des choses.



Au début, il me donnait parfois l'impression qu'il avait tout lu, tout vu, tout compris. Chaque soir, lorsque mon silence prenait trop de place, sa voix, grave, emplissait l'espace qui s'étendait entre nous, l'habitait. Je croyais alors n'être plus seule, enfin, grâce à ses longs monologues qui commentaient la politique, l'art, le monde. J'aimais ce répit qu'il m'offrait.

Puis, insensiblement, il s'est mis à se pencher sur un autre objet : moi. Il posait des questions, offrait ses observations et, au fur et à mesure qu'il rencontrait les membres de ma famille et mes amis, il s'est mis à décortiquer leur caractère, la nature de la relation que j'entretenais ou refusais d'entretenir avec eux, me mettant en garde contre les trahisons possibles, les ressemblances malsaines, les tares familiales.

Peut-être aurais-je dû l'interrompre, le faire taire. Mais le débit régulier de sa voix me reposait de mon silence, me délivrait de l'obligation de parler. De penser. Alors je n'ai pas pris garde à ce qu'il disait, aux ruptures qu'il me suggérait fortement.

Après un moment, il m'a semblé que ces gens que j'avais vus de loin ou de près, et avec lesquels j'avais vécu de petits riens, des catastrophes, des soirées silencieuses ou bruyantes, ces gens que j'avais choisis ou gardés dans ma vie parce qu'ils respectaient ma sauvagerie, ne me comprenaient plus. J'ai commencé à croire que je m'étais trompée en les choisissant.

Évidemment, une seule personne me comprend vraiment.



Il fait des projets, des plans. Je ne pense pas à dire non, il ne m'a jamais consultée. Un matin, il m'annonce que nous sommes à l'étroit chez moi. Il me remet un papier avec notre nouvelle adresse, un grand loft dans un quartier bien vu. Tout est arrangé, je n'ai qu'à prendre un autre chemin en rentrant du travail et je trouverai ma nouvelle maison fin prête à m'accueillir. Nous aurons enfin, dit-il, de l'espace pour recevoir nos amis, notre famille.

Mais lorsqu'il aura fini d'étudier les gens qui faisaient partie de ma vie et d'en expulser les traîtres et les mauvaises influences, il ne restera personne à inviter.



Sa voix n'est plus apaisante. Chaque jour, j'ai l'impression que je suis nue au centre de la table et qu'il me dépèce. Il croit tout savoir de moi, comprendre les liens qui m'unissent au monde, à ma famille, à mes amis. Il croit savoir qui je suis, et pourquoi. Sauf que son ignorance, ses certitudes me donnent parfois le goût de crier.

Je ne sais qu'une chose, maintenant : je ne dois pas croire ce qu'il me dit. Je ne dois pas laisser sa voix se faire un chemin jusqu'à moi et y semer le désordre. Les mots, il les fait défiler, l'un après l'autre, sans arrêt, sans reprendre son souffle, et je sais qu'il ment, qu'il ne peut que mentir. Que tout ce qu'il dit, même ce qui pourrait être vrai, cesse de l'être dans sa bouche. J'essaie d'être vigilante, de ne pas me laisser prendre, de ne pas écouter. Je ne veux pas entendre. Il me faut combler chaque espace laissé vacant, chaque interstice, pour qu'il ne puisse pas y avoir accès, pour qu'il ne puisse pas entrer et transformer en mensonge ce qui me semblait jusque-là réel, vérifiable, comme l'existence de l'homme au visage gris qui m'ignore, en bas, dans ce quartier sans âge.



Le claquement des sabots, la nuit, le jour. En bas, sous nos fenêtres, on s'amuse à faire revivre le passé. Et je me réveille dépouillée de toute certitude, même celle d'exister.



Il me faut une liste, pour tenter de me rappeler qui je suis et ne plus entendre le vent. Puisque je ne comprends pas comment

un œuf peut avoir eu comme conséquence ce semblant d'emprisonnement et d'autocritique à perpétuité, je commence par observer celui qui a lancé le verdict. D'abord, les petites choses. Sa main, aux doigts fins mais courts. Le bout de sa main, posé au creux de mon cou. Le frémissement de mon corps.

Très vite, il a découvert cet espace sensible sur mon corps, ce point qui fait tomber toutes mes résistances. Chaque fois qu'il me prend l'idée de le quitter, il pose sa main là, au creux de mon cou.

M'en tenir aux petites choses.

Il louche un peu. Son œil droit a un iris étrange, presque vert. Comme un chat. J'aime ce regard un peu fourbe, presque une invite. Cela aussi, il le sait. Il me regarde ainsi quand je m'éloigne et, chaque fois, je reviens, fascinée.



Le soir, parfois, après le repas, sa tête s'alourdit de sommeil. Ses mouvements ralentissent. Sa voix descend, un ton plus grave, jusqu'à n'être plus qu'un murmure rauque. Parfois même, il se tait. C'est dans ces moments qu'il est le plus dangereux, parce qu'il me laisse m'absorber dans mes pensées, oublier qu'il est là, oublier l'approche de la nuit. Puis, soudain, le silence, quand la musique meurt. Un long moment, nous ne remarquons rien. Un sabot claque dans la rue.



Nous écoutons ensemble le passage des touristes dans la rue, les regardons envahir le quartier et le transformer en tour de Babel, au fur et à mesure que la température se réchauffe.

L'été, à cause des touristes, il n'a pas besoin de son regard fourbe. Jamais il ne me viendrait l'idée de le quitter quand la rue est pleine. J'occupe la terrasse sur le toit, je ne la quitte que pour dormir. Ce n'est que là, quatre étages au-dessus du sol, que je peux regarder l'animation de la rue sans la craindre.

Puis, le vent se lève. Alors, il ressort son œil qui louche, me le sert sur un plateau, pour que je n'aie pas envie de suivre les oiseaux, de migrer. C'est l'automne. Le bruit des sabots se fait de plus en plus lointain, feutré par les fenêtres. Les touristes sont frileux, ils nous laissent seuls, seuls dans notre grande pièce sans mur, froide.

Je n'arrive pas à ne plus être invisible.

J'étouffe. Ce n'est que lorsqu'il n'est pas là que je peux respirer. Les murs de briques se réchauffent, le plancher n'est plus cette grande surface qui menace de s'ouvrir et de m'ensevelir. Les objets cessent de poser sur moi leur regard inquisiteur.

Lorsqu'il ferme la porte derrière lui, le vent ne souffle plus.

□

Une trêve, toute petite. Je voudrais seulement une trêve. Ne plus le voir. Ne plus l'entendre. Ne plus avoir ce sifflement dans les oreilles qui m'empêche de penser.

□

Il n'y a pas de fin possible à cette histoire, elle n'a jamais commencé. Nous pourrions rester comme ça, vies parallèles, jusqu'à la mort. Mais alors il me regarde, ouvre la bouche. Et je vois les mots sortir de sa bouche, prendre toute la place, et mon corps tout entier se tend vers la porte.

Quelque chose doit arriver pour que je puisse enfin être seule.

□

L'homme au visage gris est posté de l'autre côté de la rue. Comme tous les soirs depuis quelques jours, il m'observe, debout, les bras croisés, le menton un peu rentré. Je sais qu'il me regarde parce qu'il se déplace avec moi dans le cadre de la fenêtre.